

Emmanuel Désveaux

Avant le genre

Triptyque d'anthropologie
hardcore

Prolégomènes

Contre la tyrannie du « genre »

« Freud, comme Galilée, après la descente infernale, fut érigé en signe faste, pour fonder de nouveau ce vieux dogmatisme occidental, qui sait arranger la Vérité foudroyant l'Erreur et passer quand il faut du fantasma baroque à l'allusion surréaliste. »

Pierre Legendre, *L'amour de la censure. Essai sur l'ordre dogmatique*, 1974

L'IDÉE CIRCULE COMMUNÉMENT de nos jours dans les cercles parisiens que l'anthropologie classique, celle de Malinowski et de Radcliffe-Brown, celle de Boas et de Lévi-Strauss, et plus près de nous, celle de Maurice Godelier et de Françoise Héritier, aurait perdu toute pertinence au regard des grands débats contemporains. Peut-être est-ce le cas : les interrogations de la discipline portaient sur les sociétés traditionnelles, souvent lointaines, et, le monde ayant changé, celles-ci sont devenues de moins en moins traditionnelles et éloignées de nous. L'aspérité de ses objets de prédilection – mythes, rituels d'initiation, règles de mariage – s'en est trouvée incontestablement émoussée, tandis que lui ont été intentés les procès en primitivisme et en néocolonialisme. Il se pourrait toutefois que cette anthropologie soit encore de quelque utilité, en particulier afin d'éviter une bien curieuse dérive de la pensée contemporaine.

On se souvient de la fameuse phrase de Simone de Beauvoir : « On ne naît pas femme, on le devient ». Depuis lors, il appert que l'option résolument constructiviste en matière de détermination sociale des sexes et de leurs relations ait pris le dessus. La généralisation, ces dix dernières années,

du mot « genre » pour couvrir ce domaine de réflexions sociologique, anthropologique, voire philosophique, signale un véritable emballement des esprits. On parle ainsi désormais couramment de « relations genrées » – le néologisme manque pourtant d'élégance – pour désigner les relations entre hommes et femmes, qu'elles relèvent de l'économie, du juridique, du psychologique, du purement physique (du corporel et du sexuel), qu'elles aient pour scènes la vie publique, la vie domestique ou familiale ou encore le cercle de l'intimité partagée, qu'elles intéressent en premier chef le statut des individus ou celui de leur descendance. Or ces problématiques sont probablement vieilles comme le monde, ou du moins aussi anciennes que l'est l'espèce humaine. Leur connotation sous la rubrique du « genre » rend assez mal compte de leur complexité, entraînant leur écrasement mutuel au profit d'un discours militant – dénoncer la domination masculine –, qui avance ainsi de façon à peine masquée. À cet égard, on est frappé de voir combien ce dispositif rhétorique qui domine aujourd'hui les sciences sociales rappelle la situation des années 1960-1970 où le marxisme, fort d'une phraséologie propre, était parvenu à envahir des pans entiers de la production intellectuelle et à sommer chacun de se « positionner » par rapport à lui. En bref, sous la thématique du genre, nous craignons que ne se nichent des dispositifs théoriques à fort contenu idéologique. Or, la sujétion à une idéologie, aussi généreuse ou juste soit-elle dans ses visées ultimes, est rarement le gage d'une réflexion de qualité.

Au demeurant, le coup d'envoi effectif des « études de genre » ne remonte pas vraiment à Simone de Beauvoir, mais plutôt à l'anthropologie américaine d'obédience féministe, laquelle prend corps à l'aube des années 1970. Ainsi Ann Oakley, se prévalant d'une étude systématique de la distribution des rôles des deux sexes dans toutes les sociétés humaines, d'après le fichier comparatif des cultures du monde que Murdock et ses assistants avaient créé dès les années 1940¹, écrit :

1. Human Relations Area files collection of Ethnography (www.yale.edu/hrf/about.htm).

La conclusion que l'on peut tirer du fichier de Murdock est que chaque société édicte des règles concernant les activités appropriées respectivement aux hommes et aux femmes. Ces règles varient toutefois grandement d'une société à l'autre et les données nous interdisent la moindre généralisation quant au rôle que jouerait la biologie pour déterminer leur forme ou leur contenu².

Une brèche est ouverte: il y a bien une universalité à travers toutes les cultures humaines de la polarisation des sexes, mais celle-ci serait toujours arbitraire en ce sens qu'elle serait déconnectée de la biologie. Il faut entendre ici la biologie comme la nature telle que l'Occident la conçoit. Le grand sous-entendu de la proposition de Oakley, celui-là même qui lui confère un caractère canonique, réside dans le fait qu'il s'agit ici en réalité pour l'essentiel de procréation et de l'ensemble de contraintes et d'attitudes qui lui sont nécessairement associées: relation sexuelle, conception, gestation, accouchement, allaitement. Il s'agit également de savoir qui va nourrir, soigner, protéger et transmettre savoirs et compétences aux enfants et ce, jusqu'à ce qu'ils acquièrent leur autonomie fonctionnelle au sein du groupe social en tant que jeunes adultes. Il s'agit enfin – mais peut-être de façon plus accessoire – de plaisir et donc de désir, la rencontre charnelle entre des individus de sexes différents étant susceptible de leur procurer des gratifications sensuelles suffisamment intenses pour qu'elles soient recherchées pour elles-mêmes. Toutefois, avec cette dernière dimension de la relation entre les sexes, on franchit incontestablement un seuil; on pénètre sur un terrain beaucoup plus mouvant. Car, après tout, qu'est-ce que le plaisir sexuel? En outre, nos sociétés contemporaines et, semble-t-il, la plupart des autres comprennent des individus qui éprouvent ce plaisir non pas dans le commerce charnel avec d'autres personnes de sexe opposé, comme le voudrait supposément la nature, mais avec celles qui appartiennent au même sexe qu'eux. Dès lors, en quoi le plaisir sexuel serait-il nécessairement lié à la différenciation sexuelle, en tant que

2. A. Oakley, *Sex, gender, and society*, Londres, 1972, p. 129.

donné naturel ayant, *a fortiori*, une visée reproductive³ ? Il y a là un point de bascule sur lequel on s'est appuyé, sous le cri de ralliement des *queer studies*. Convenons toutefois que le retournement s'opère au prix d'un resserrement de la réflexion sur l'individu lui-même, et non pas sur un ensemble beaucoup plus large qui se nommerait société. Mais pourquoi pas ? La différenciation des sexes, en ce qu'elle posséderait un fondement naturel – quelques attributs physiques distincts ayant trait pour la plupart aux fonctions reproductives, mais pas seulement –, n'interviendrait donc pas dans le devenir de la personnalité de chacun d'entre nous ; celle-ci dépendrait uniquement d'un conditionnement opéré par l'ordre social, imposant aux uns et aux autres des rôles préétablis. Ce ne sont que des rôles puisque, précisément, certains d'entre nous s'insurgent contre ce dictat et préfèrent opter pour d'autres rôles⁴. On comprend dès lors parfaitement en quoi le recours à *la relation de genre* pour subsumer celle entre les sexes présente une solution idéale, orchestrant une stratégie globale de refoulement qui s'avère être cependant ni plus ni moins celui de la nature.

Celui-ci apparaît d'autant plus opportun que d'autres théoriciens, provenant d'horizons intellectuels totalement

-
3. Une nouvelle école d'anthropologues physiques féministes promeut l'idée que, chez les humains, l'orgasme féminin (à la différence du masculin) est un phénomène non nécessaire et donc potentiellement non relié à la procréation. Les débats sont vifs à ce sujet. Cf. L. Eschler, « Recension de *The case of the female orgasm. Bias in the science of evolution* by Elizabeth Lloyd », *Sexualities, Evolution and Gender*, VII, 3, décembre 2005, p. 287-305. D'autres auteur(e)s, dont Eschler, soutiennent au contraire que, sinon l'orgasme, du moins la recherche de l'orgasme féminin joue son rôle dans le processus procréatif. C'est même un rôle sélectif : l'orgasme féminin étant essentiellement clitoridien, il exige pour être atteint du « travail » de la part du partenaire mâle (plus en tout cas que la simple pénétration vaginale tendant à sa propre satisfaction). Cette exigence laborieuse crée un attachement de la femme à l'homme « altruiste » sur le plan sexuel, dont elle extrapolera les vertus sur les autres plans et notamment ceux du concours à la prise en charge de sa progéniture.
 4. Cf. J. Butler, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, 2005.

différents, professent que la notion même de nature n'est qu'une illusion. Il n'existerait en l'occurrence que des « ateliers » où des chercheurs étudient tel ou tel aspect du monde. Il y a morcellement des expériences et des connaissances. Il s'avérerait désormais impossible de procéder à la démarcation⁵ entre les faits objectivables, car extérieurs à la conscience de l'homme, et les faits relevant de notre faculté de langage et, partant, de notre subjectivité – ces faits qui occupent nos méditations personnelles et nos philosophes professionnels. Au reste, l'engouement de la médecine contemporaine pour un recours de plus en plus systématique à des artifices dans le domaine de la procréation renforce l'illusion. Car à partir du moment où la technique s'immisce volontiers dans ce qui apparaissait jusqu'à récemment comme l'action réservée par excellence de la « nature muette » dans ce qui constitue, génération après génération, le fait humain, la messe est dite, si l'on peut se permettre la formule. L'exclusion de la nature de notre propre destinée, du moins en tant qu'être social, est ainsi parachevée.

Chez Michel Foucault, le traitement spécifique de la minorité – les fous au xvii^e siècle, les criminels au début du xix^e siècle – jette un éclairage sur l'ensemble de la société d'une époque donnée. Ses héritiers autoproclamés prétendent pour leur part que l'absence de traitement spécifique – et présumons-le, positif – d'une minorité constitue un déni de ses droits. Il y a là un étrange dévoiement de l'héritage foucauldien par ceux qui prétendent régenter, ou à tout le moins reconfigurer, la pensée contemporaine à partir d'instances – ou, pour emprunter un vocabulaire plus moderne, de « plates-formes » – *de facto* minoritaires : les homosexuels et leurs revendications, les scientifiques et leurs tribulations à travers une complexité toujours grandissante et les parents putatifs désemparés, car privés du plein exercice de leur droit présumé à l'engendrement. En effet, cette curieuse troïka prône un singulier oubli de la nature et de ses lois. Par son impératif d'un tout humainement possible et d'un (presque)

5. Cf. B. Latour, *Cogitamus. Six lettres sur les humanités scientifiques*, Paris, 2010.

tout légitimement humain, elle rappelle, en un effet de miroir parfois pathétique, les divagations de Sade, postulant que si l'instinct du crime existe, c'est qu'il réside dans la nature même et qu'ainsi ce serait usurpation de ses droits que de vouloir le refréner ou de prétendre punir ses conséquences.

En réalité, les sociétés traditionnelles n'ont, elles, jamais tourné le dos à la nature. Mieux, il se pourrait que, dès lors qu'elles ont cherché à interpréter et à codifier les relations entre les sexes, elles ont toujours pensé cette relation en fonction de modèles puisés dans la nature au regard précisément de la perpétuation des espèces. Aussi loin qu'elles s'en écartent en apparence – selon nos propres critères d'appréciation –, il appert au contraire qu'elles les suivent au plus près en fonction de leur propre interprétation de ce que sont les mécanismes permettant la reproduction des individus.

Nous avons établi naguère qu'il y avait deux Lévi-Strauss, celui essentiellement sociologue des *Structures élémentaires de la parenté* et celui essentiellement cognitiviste, serait-ce un peu avant l'heure, des *Mythologiques*. Dans cette vaste entreprise d'exploration systématique des mythologies américaines, il cherchait à montrer comment le mythe représente un projet de connaissance globalisant à partir des données du sensible. Deux moteurs emmènent la démonstration : d'une part, nous avons la notion de transformation logique qui lui permet de passer d'un groupe à un autre et d'établir ainsi un horizon du mythe, ou si l'on préfère, une consolidation de sa signification, qui dépasse le niveau local, celui de son énonciation. D'autre part, nous avons la notion de code qui renvoie non pas tant à ce que les anthropologues américains ont pris l'habitude, dès le début du xx^e siècle et sous l'influence de Hart Merriam, d'appeler l'ethnobotanique, l'ethnozoologie, l'ethnoastronomie, l'ethnophysiologie, mais aux grands ordres de phénomènes naturels qui inspirent ces différents registres des savoirs traditionnels et façonnent ainsi l'expérience humaine. Dans nos livres précédents⁶, tout

6. *Sous le signe de l'ours. Mythes et temporalité chez les Ojibwa septentrionaux*, Paris, 1988; *Quadratura americana. Essai d'anthropologie lévi-straussienne*,

en revendiquant une filiation forte avec l'œuvre du deuxième Lévi-Strauss, nous avons mis l'accent sur le caractère fondamentalement amérindien de la transformation logique. Certes, elle semble être un opérateur universel, mais les cultures autochtones du Nouveau Monde ont su en tirer le maximum, lui conférant une véritable transversalité, aussi bien à travers l'espace qu'à travers l'épaisseur, nécessairement historique, de la matière culturelle proprement dite. Il en résulte une véritable homogénéité des expressions culturelles d'une extrémité à l'autre de l'Amérique. On peut parler en ce sens d'une profonde unité de ce continent, dont on sait par ailleurs qu'il est resté longtemps isolé du reste de l'humanité. Quant à la validité universelle des codes lévi-straussiens, elle restait pour nous une question en suspens. Notre réflexion a mûri sur ce plan : l'universalité en ce domaine nous apparaît désormais indéfendable, hormis précisément celle d'une interrogation sur la polarité sexuelle en tant que telle. Il faut se résoudre à envisager non pas un Grand Partage, mais un partage, ou plutôt un morcellement de l'humanité, en grands blocs culturels. Nos travaux antérieurs nous avaient conduit à identifier un de ces blocs dans l'Amérique autochtone ; avec ce livre, nous nous proposons d'illustrer concrètement l'existence de deux autres, l'Australie et l'Europe, quitte à laisser ouverte la possibilité que ces blocs se limitent finalement à trois.

Chacune des trois parties de ce livre est consacrée à une partie du monde. Pour chacune d'entre elles, nous avons choisi un angle d'approche distinct, une échelle distincte également, à savoir un texte rituel pour l'Amérique, l'ethnographie synthétisée d'un continent pour l'Australie, un parcours essentiellement littéraire et iconographique pour l'Europe. Quelques mots d'explication quant à ces trois options. Au regard de la première, de l'Amérique donc, il se trouve que nous avons déjà proposé dans *Quadratura americana*, la synthèse nécessaire à notre argument présent. Nous reprendrons ici sa problématique générale, celle d'une mise

Genève, 2001 ; et *Spectres de l'anthropologie. Suite nord-américain*, Paris, 2007.

en équivalence de la procréation et la production de mort en vertu d'une dynamique ontologique foncièrement ethnocentrée, celle, corollaire, d'une complémentarité qui vaut équivalence des sexes. Nous nous proposons de reprendre le propos par le petit bout de la lorgnette, en faisant appel à une sorte de vision microscopique, puisqu'il s'agit de nous installer pour un long moment chez les Meskwaki et d'y étudier un seul texte, concernant un seul « clan » de la tribu, à savoir la liturgie du *Owl sacred pack*, le « paquet » cérémoniel du Hibou. Il est vrai que ce texte nous ravit en tous points : non seulement il est chargé d'une poésie profonde, bouleversante parfois, mais il ramasse à lui tout seul les principaux *themata* de la pensée amérindienne, offrant ainsi un accès privilégié à sa conception de la dualité sexuelle. Il s'est avéré d'autant plus évocateur pour nous qu'il émane d'une tradition finalement assez proche de celle des Ojibwa septentrionaux que nous connaissons bien, puisqu'elle avait fait l'objet de notre premier livre *Sous le signe de l'ours*. Or Meskwaki et Ojibwa appartiennent à la même famille linguistique – la famille algonquine – et partagent des nodules culturels communs, au regard de la mythologie bien sûr – mais nous savons depuis Lévi-Strauss que toutes les mythologies américaines sont interconnectées – et aussi au regard du totémisme. Cela est d'autant plus important pour notre argument, que le totémisme algonquin – américain, donc – n'a strictement rien à voir avec celui qui prévaut en Australie, ainsi que nous allons tenter de le montrer dans la seconde partie consacrée à l'Australie. Somme toute, notre objectif, en nous livrant à l'analyse détaillée d'un seul texte, sorte de condensé de signifiants, est aussi de donner au lecteur un aperçu de notre méthode – que l'on définira volontiers comme relevant d'une ethnosémantique.

Pour traiter ensuite respectivement de l'Australie et de l'Europe, des échelles totalement différentes se sont imposées à nous alors même que nous tentions de mettre en œuvre notre méthode. Le phénomène australien, synonyme d'une extrême, voire radicale, séparation des sexes au regard de leur essence respective a été envisagé dans son ensemble. C'est en effet toujours à l'échelle du continent que s'est efforcée de

réfléchir la poignée d'auteurs qui nous a dicté notre propre interprétation : Durkheim, Radcliffe-Brown, Elkin, von Brandenstein enfin. Nous nous sommes permis cependant quelques escapades ethnographiques, chez les Aranda et aussi chez leurs voisins les Warramunga, et ce, en mettant nos pas, comme tant d'autres avant nous, dans ceux de Spencer et Gillen. Au reste, nous empruntons ici à une tradition anthropologique bien établie puisque, à la différence de l'Amérique, l'hypothèse d'une unité profonde des cultures aborigènes du continent austral a toujours fait l'unanimité. Tout au plus, nous a-t-il fallu nous armer d'une audace puérile, presque d'inconscience, pour prétendre traiter en quelques dizaines de pages une matière qui en a inspiré déjà plusieurs centaines de milliers, au risque de faire trop d'impasses et de commettre de trop nombreuses erreurs.

Ce qui vaut pour l'Australie vaut *a fortiori* encore plus pour l'Occident car ici l'immensité de la matière culturelle, indissociable d'une histoire documentée, défie la raison en quête d'une synthèse. Afin de conjurer le vertige, nous partions de la scène, ô combien canonique, de la nativité : Marie, l'enfant Jésus, Joseph qui se place de lui-même un peu en retrait, et en arrière-plan, l'âne et le bœuf. La généralisation visée revient à reconnaître qu'ici le statut du féminin a bien une histoire, mais que celle-ci n'efface pas complètement des phénomènes de constance. Et les plus importants d'entre eux résident à nos yeux dans la valorisation potentielle de la femme en tant que telle ; du coup, la dissymétrie des sexes y est paradoxalement plus prononcée qu'en Australie ou en Amérique. Nous retrouverons le premier Lévi-Strauss, celui des *Structures élémentaires de la parenté*, dont il s'agira alors de faire ressortir l'ethnocentrisme latent.

Ce triptyque d'anthropologie *hardcore* se déploie en trois volets – en trois mouvements – d'un point de départ qui est l'Amérique pour parvenir à l'Europe, c'est-à-dire à nous, entendons chacun d'entre nous, tout en faisant un détour par l'Australie. Il sera toujours temps dans la dernière partie, à valeur conclusive, de justifier sur le plan théorique un tel ordonnancement. Livrons plutôt maintenant quelques clés

relatives à notre double rapport à l'exercice ethnographique d'une part, à la lecture d'autre part. Notre première partie doit à une relecture de textes devenus des classiques de l'ethnologie américaine, mais aussi à notre expérience ethnographique chez les Ojibwa septentrionaux, qui sont presque des voisins des Meskwaki, du moins à l'échelle du Nouveau Monde. La troisième partie, celle consacrée à l'Europe, ne s'inspire peut-être que d'avoir été ce banal citoyen de l'existence qui conduit à endosser tour à tour, ou de façon simultanée, les rôles de fils, d'amant, de mari, de père. Rien d'autre en somme que l'expérience d'un universitaire occidental. Signalons seulement pour mémoire que celle-ci comprend aussi des exercices de lecture. Or, en la matière, on pourra toutefois toujours nous contester la pertinence de leur choix. Car, comme chacun sait, il y aura toujours de bonnes et de mauvaises lectures.

Enfin, l'Australie. L'essentiel de ce que l'on retrouvera ici la concernant provient de la littérature, nous l'avons dit. Avouons toutefois qu'elle ne nous est pas totalement inconnue, puisque, par le passé, nous avons eu l'occasion d'y séjourner. Une seule fois au reste, très brièvement, durant une semaine, au début des années 1990. Cette expérience fait-elle signe, pour reprendre l'expression des psychanalystes, afin d'expliquer la fascination que nous avons pour elle ? À l'époque, nous nous étions rendu à Darwin à l'occasion d'un congrès d'anthropologues. En marge des débats scientifiques, où il fut bien sûr beaucoup question des Aborigènes, nous entreprîmes une petite expédition de deux jours dans le parc national du Kakadu, situé à deux cent cinquante kilomètres de la ville. Rien de très spécial dans cette escapade, sinon l'impression d'être plongé, pour un temps, dans une nature très insolite par rapport à toutes celles que nous avons connues jusqu'alors en Europe, en Amérique et en Afrique (qu'il nous avait été donné de connaître un peu) : une brousse à la terre rouge couverte à l'infini d'arbustes aux écorces blanches, déchirées, lacérées, comme torturées. Et puis, de retour en ville, cette vision d'une jeune femme aborigène, vêtue de haillons, portant un bébé sur la hanche et tenant à la main un enfant, qui traversait un jardin public. D'un pas

alerte, elle ignorait résolument le tracé à angle droit des allées de ce luxuriant jardin qui constituait, à l'évidence, la principale fierté des habitants de la ville écrasée de chaleur moite et pompeuse qu'on appelait alors la « Capitale du Nord » (de l'Australie). Un nord en tout point à l'inverse de celui auquel nous étions accoutumé – un univers tantôt englouti sous la neige, tantôt infesté de moustiques –, sauf à travers cette apparition fugitive. Nul doute, en tout cas, que les deux images, celle d'une brousse inclassable et celle d'une jeune mère inassimilable, se sont durablement superposées dans notre esprit et que ce livre ne tente aujourd'hui d'exorciser leur surimpression.

Cela étant, il n'a jamais été question pour nous de céder aux vertiges du primitivisme : les trois tableaux que nous proposons, s'ils ont chacun une certaine autonomie, appartiennent à l'histoire et ne prétendent en aucun cas s'y dérober, bien au contraire : le texte publié d'Alfred Kiyana est parfaitement daté, 1921, et les discussions passionnées que suscitait l'ethnographie australienne tout autant, puisqu'elles couvrent quelques décennies, disons de 1910 à 1960, tandis que l'Europe, on en conviendra, est plongée dans l'histoire.

Nous remercions Nicole Belmont pour les précieuses discussions que nous avons eues avec elle à plusieurs reprises, serait-ce à plusieurs années d'intervalle, autour du thème de la femme-coffre. Nos remerciements vont également à Peter Bolz, conservateur au Musée ethnologique de Berlin pour nous avoir ouvert ses réserves et de nous avoir ainsi permis d'observer en détail le contenu du Paquet cérémoniel du hibou dont Alfred Kiyana avait été, il y a plus d'un siècle désormais, le dépositaire. Une ébauche de la première partie de ce livre avait été publiée en 2010 dans le *Journal de la Société des américanistes*. Nous remercions son comité de rédaction d'alors pour sa généreuse hospitalité.

Table des matières

Prolégomènes. Contre la tyrannie du « genre » 7

PREMIÈRE PARTIE. L'AMÉRIQUE

1. Alfred Kiyana et le paquet cérémoniel du hibou 21
2. La vulgate américaine et la Tête-qui-roule 35
3. Animisme et totémisme 47
4. Ultimes vecteurs transformationnels 65

DEUXIÈME PARTIE. L'AUSTRALIE

5. Durkheim et Lévi-Strauss 75
6. Du totémisme au *dreaming* en passant par
le sociologisme de Radcliffe-Brown 91
7. L'inconcevable non paternité physiologique 109
8. Du totémisme au dualisme 133
9. Nommer et calculer 151
10. Des hommes et des femmes comme espèces
distinctes 161

TROISIÈME PARTIE. L'EUROPE

11. L'âne et le bœuf	175
12. La femme et le cheval	187
13. La femme et le coffre I	205
14. La femme et le coffre II	217
15. «Parce que je le vaux bien»	231
Prolongements. Les trois cercles de la parenté	249
Bibliographie	273
Index des noms	285
Table des illustrations	290